

UNE PHILOSOPHIE EN ARCHIPEL

Lucas DEPIERRE

Une philosophie en archipel

Les 3
Colonnes

© Éditions Les 3 Colonnes, 2022

Pour tout contact :

Éditions Les 3 Colonnes
72 rue du Faubourg Saint-Honoré
75008 Paris
www.lestroiscolonnes.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Les pensées des Grecs sont comme les nôtres, court-vêtues.

Joseph Joubert¹

*Les maximes n'éclairent pas, mais elles guident,
elles dirigent, elles sauvent aveuglément.
C'est le fil dans le labyrinthe, la boussole dans la nuit.*

Joseph Joubert²

1 Joseph Joubert, *Les carnets de Joseph Joubert*, éd. par André Beaunier (Paris : Gallimard, 1938), 143. Orthographe modifiée.

2 Henri Le Brun, éd., *Le bréviaire des moralistes français* (Paris : Sagot, 1887), 2.

SOMMAIRE

INTRODUCTION.....	11
I. EN FORME BRÈVE.....	13
II. LES MORALISTES FRANÇAIS.....	16
II.1 Généralités	16
II.2 Présentation du problème : moralistes et philosophie.....	18
II.3 Présentation des auteurs étudiés	23
Blaise Pascal (1623-1662).....	23
François de La Rochefoucauld (1613-1680)	25
Jean de La Bruyère (1645-1696)	27
Sébastien-Roch-Nicolas de Chamfort (1740-1794)	29
Joseph Joubert (1754-1824)	31
Emil Cioran (1911-1995).....	33
III. EXPOSÉ DES SOURCES.....	35
III.1 Sources premières	35
III.2 Sources secondaires	37
PARTIE I – DES SYSTÈMES AUX PIEDS D’ARGILE :	
LA CADUCITÉ DES CRITÈRES CANONIQUES DU VRAI.....	43
I.1 LA DÉFINITION MISE À L’ÉCHAFAUD	46
I.1.1 L’assassinat de la définition	46
I.1.2 Un besoin paradoxal	49

I.2 LA FULGURANCE POUR SEUL SYSTÈME	52
I.2.1 Le refus de l'unité comme dogme	52
I.2.2 Ne pas répandre sa pensée	54
I.2.3 Le refus de se justifier	58
I.3 LA RÉVOCATION DE LA NON-CONTRADICTION	63
I.3.1 La provocation dans l'ébauche	63
I.3.2 La raison et sa finitude	66
I.4 HOMO CONTRADICTIONARIUS	68
I.4.1 Un être incompréhensible	68
I.4.2 Un être de façade	71
I.4.3 Un être atomique	74
 PARTIE II – DES FONDATIONS RÉGÉNÉRÉES :	
INTRONISATION DE NOUVEAUX CRITÈRES DU VRAI	79
II.1 TROP BEAU POUR ÊTRE FAUX	82
II.1.1 La démonstration par l'élégance de la concision	82
II.1.2 La démonstration par l'élégance du style	84
II.2 VÉRITÉ DE VIE OU DE MORT	91
II.2.1 La philosophie commence avec la mort	91
II.2.2 La valeur théorique de l'existence	98
II.3 LA LOGIQUE ASSERTIVE DU PARADOXE	105
II.3.1 Le paradoxe comme argument	105
II.3.2 Accorder les antinomies	114
II.4 HOMO CONTRADICTIONARIUS ET VERITAS	118
II.4.1 L'homme en forme brève	118
II.4.2 L'homme mesure du vrai	122

II.5 LA SUGGESTION PALPABLE	126
 CONCLUSION	135
 BIBLIOGRAPHIE DES TEXTES CITÉS	147
I. CORPUS D'ÉTUDE	149
❖ Pascal	149
❖ La Rochefoucauld	149
❖ La Bruyère	150
❖ Chamfort	150
❖ Joubert	150
❖ Cioran	151
II. AUTRES SOURCES PREMIÈRES CITÉES	152
III. SOURCES SECONDAIRES CITÉES	154

Vous ne pouvez pas voir les pages 10 à 133.

Commander sur Amazon, la Fnac, etc.

Conclusion

PHILOSOPHER EN MARGE DE LA PHILOSOPHIE

Le moralisme en forme brève constitue le tombeau de la démonstration philosophique lorsqu'elle ne se donne que les moyens cano-
niques des systèmes : définitions, hypothèses, axiomes, conclusions,
lemmes, procédés logiques, etc. L'urgence naturelle des grandes
pensées de définir dans leurs commencements les termes qu'elles
emploient est abolie, sauf s'il s'agit de définir les vertus ou les
grandes passions de l'homme, dans ce cas le moraliste déploie toute
son énergie pour faire et défaire ses propres définitions toujours para-
doxales et incomplètes (I.1). L'effort des monuments de la philoso-
phie pour trouver des principes d'unité, qui organisent le système,
est relégué par les moralistes à une marotte, qui tient d'une naïveté
de l'orgueil humain oubliant que la qualité première de l'intelligence
est de s'illusionner et de tout faire pour entretenir le mirage (I.2). Le
critère interdisant la survenue de la moindre contradiction se trouve
assailli par les mille objections que lui assènent la complexité de la
nature humaine, objet premier de la pensée des moralistes et objet
infiniment prodigue en contradictions indépassables (I.3). Cet *homo*
contradictorius, dont l'unité éthérée est mise en face d'une triple mise
en cause, achève de dissoudre la possibilité de tout discours de vérité
cohérent, abstrait et continu que l'homme produirait sur lui-même ou
sur le monde : en effet, son essence, avant d'être celle d'un animal
rationnel, est celle d'un être abracadabrant, dissimulateur, et finale-
ment atomisé dans sa propre nature constamment dominée par son
amour-propre (I.4). Finalement, ce réquisitoire se résume par le fait
que les moralistes imputent à la philosophie tout entière ce chef

d'accusation qu'ils soulèvent contre la nature humaine en général : son asservissement à l'amour-propre. À chaque étape de ces attentats contre les moyens auxquels la philosophie recourt – en général – pour étayer la vérité de ses thèses, la forme brève justifie, illustre ou corrobore la ruine des méthodes du discours continu dans la recherche du vrai. Pour reprendre l'image du *Crépuscule des idoles*, puisque Nietzsche perpétue l'intention des moralistes français en allemand, le mode d'expression de la forme brève joue le rôle du marteau par lequel le penseur sonde et éprouve les fondations des doctrines qu'il soupçonne argileuses.⁴⁰⁴

Cependant, les propriétés constitutives de la forme brève renferment de nombreuses ambiguïtés. En effet, vectrice de l'abolition de ce qui permet de rendre compte du vrai en philosophie, elle n'en demeure pas moins une justification pour de nouveaux critères qui se substituent à ceux qui ont été annihilés. Par le biais d'une profonde connexion avec les arguments qui ont perpétré la ruine des premiers critères, des conditions émergent pour attester du vrai exprimé en forme brève. Par exemple, l'être humain, jusque-là convoqué pour mettre à mal les idéaux de cohérence logique, devient mesure du vrai philosophique : les pensées de la philosophie ne peuvent être que des ébauches à sa mesure, des esquisses souvent fragmentaires et parfois contradictoires comme il l'est lui-même, voire encore hésitantes, pas assez générales, mais au moins vraisemblables quand bien même

404 Cf. Nietzsche, *Le crépuscule des idoles*, 69-70. D'après le sous-titre du *Crépuscule des idoles* : *Götzen-Dämmerung oder Wie man mit dem Hammer philosophiert* [Crépuscule des idoles ou comment on philosophe avec un marteau]. Ce sous-titre n'est pas repris dans l'édition Flammarion (1985) citée précédemment, cependant, c'est bel et bien celui de Nietzsche. On le trouve par exemple en Andreas Urs Sommer, *Nietzsche-Kommentar : « Der Fall Wagner » und « Götzen-Dämmerung »*, vol. 6 de *Historischer und kritischer Kommentar zu Friedrich Nietzsches Werken*, vol. 6 (Berlin : Walter de Gruyter, 2012), 196. Nietzsche reprend l'image du colosse aux pieds d'argile relaté dans le récit biblique du livre de Daniel, dans lequel le royaume de Nabuchodonosor est désigné, entre autres, comme une statue dont la tête est d'or et les pieds d'argile, c'est-à-dire fragiles (Dn 2, 31-35). Ce colosse représente pour Nietzsche certains systèmes philosophiques, ou bien le christianisme et les valeurs morales qu'il prône.

elles seraient incertaines (II.4). Cette thèse, selon laquelle la vraisemblance ou l'authenticité sont des témoins aussi judicieux du vrai que la certitude cartésienne, constitue une manière de synthétiser le cœur des affirmations qui sous-tendent l'instauration de nouveaux critères. De ce critère découle aussi l'exigence de présenter de manière concrète ce qui semble le plus abstrait, si tant est qu'il soit vrai. Dans les conditions du texte écrit, métaphores et comparaisons sont les outils par lesquels ces penseurs peuvent tenter de souscrire à un tel principe, en prenant comme termes de ces figures de style une notion abstraite de la philosophie et un élément palpable du monde (II.5). La vérité pour les moralistes n'est pas seulement logique, abstraite, spirituelle, ou même empirique, sensible, mais tout cela à la fois. Elle doit s'imposer aux sens autant qu'à la raison, à l'esprit autant qu'au cœur, à l'être humain dans le corps social autant qu'à l'individu retiré dans sa solitude. Pour ce faire, nous avons montré qu'une élégance stylistique, déployée dans l'ascèse de l'expression laconique, constitue pour chacun d'entre eux un trait ô combien distinctif du vrai philosophique (II.1). Néanmoins, ces nouveaux critères, instaurés par les moralistes dans le cadre qu'impose l'expression brève, sont aussi des conditions portant sur le cœur du processus de la pensée et pas seulement sur la forme dans laquelle elle est exprimée. Cette pensée, qui fonctionne à partir de la considération de la condition humaine, octroie une place centrale à la perspective de la mort qui devient l'axiome fondamental à partir duquel la pensée se déploie, la première ligne de tout discours philosophique qui vaille la peine d'être mené (II.2). Enfin, le critère qui relie peut-être le mieux d'une part la critique assénée contre les critères canoniques du vrai, et d'autre part les nouvelles exigences assignées au vrai, est la présence de paradoxes au sein de l'œuvre ou bien au sein d'un même fragment. Si tous ne manipulent pas explicitement ces incongruités logiques, à bien des égards, elles constituent une clé d'analyse de la posture du moralisme dans le monde philosophique (II.3).

1 Finalement, à la question posée en introduction de savoir ce
2 qu'implique le fait d'écrire en forme brève pour les moralistes lors-
3 qu'il s'agit de juger du vrai en philosophie, nous proposons une
4 double réponse: ce médium d'expression implique une remise en
5 cause des principaux critères à partir desquels les vérités philoso-
6 phiques sont discernées; mais aussi, il promeut l'établissement de
7 nouveaux critères entièrement spécifiques à cette famille de penseurs.
8 Cependant, cette double affirmation a dévoilé de nombreux para-
9 doxes qui problématisent l'identité de la pensée des moralistes, car
10 identité il y a: le fait que l'on constate un consensus de ces auteurs
11 sur cette double réponse le prouve. Ces paradoxes tiraillent les posi-
12 tions des moralistes: que ce soit vis-à-vis des tentatives de définir
13 qu'ils critiquent, tout en les cherchant aussi à leur manière; ou que ce
14 soit vis-à-vis de l'unité qu'ils révoquent à l'échelle de leurs ouvrages,
15 mais à laquelle ils sacrifient lorsqu'il s'agit de chaque fragment,
16 considéré isolément, qu'ils s'efforcent de rendre autonome. En outre,
17 des paradoxes apparaissent lorsqu'il s'agit de situer un moraliste
18 dans le champ des disciplines de la pensée. Se disant ou bien tout à
19 la fois philosophes, littérateurs, poètes, pamphlétaires, analystes des
20 mœurs humaines, etc., ou bien rien de tout cela, leurs personnalités,
21 comme leurs ouvrages, alternent entre différentes postures, ou bien
22 s'installent dans un ton indéfinissable, à la croisée d'un large champ
23 disciplinaire. Le terme de penseur, accrédité par Cioran, décrit avec
24 justesse la position du moraliste au carrefour, notamment, de la

philosophie et de la littérature.⁴⁰⁵ Le penseur roumain s'applique aussi
à lui-même le terme allemand de *Privat Denker*, penseur privé, qui,
dans le cadre de notre étude, correspond plutôt aux moralistes fran-
çais qui s'inscrivent dans l'héritage du pôle pascalien.⁴⁰⁶ Très souvent,
il apparaît que les paradoxes de ces textes proviennent de caractéris-
tiques constitutives de la forme brève, qui ont pu être analysées en
détail. Parfois, ils la choisissent pour cette ambiguïté qui la constitue,
mais en d'autres occasions ce sont les nécessités de cette forme d'ex-
pression philosophique qui déplacent leur propos hors du cadre où ils
tendraient à l'installer.⁴⁰⁷ Le paradoxe le plus saillant de cette forme
brève est l'opposition qu'elle fait jouer entre deux tendances: d'une
part, la forme brève tend à la généralisation puisqu'elle présente des

405 Ce terme évoque chez lui l'exercice de la pensée qui ne se limite pas à un domaine particulier tout en conservant une tonalité philosophique. Cf. Cioran, *Aveux et anathèmes*, 1643. Il explique dans un entretien de 1982: « Le penseur apporte un témoignage. Il est comme un gendarme qui vient de constater un accident. » Cioran et Jalfen, « Entretien avec Luis Jorge Jalfen », 103. À part chez Joubert, le terme n'apparaît pas dans les autres textes en forme brève que nous étudions, et l'introduction de ce vocable date de la période contemporaine. Joubert décrit « l'homme penseur » pour lequel il explique que la métaphysique est nécessaire et qu'« il la transporte et l'applique aux sujets qui ne sont pas faits pour elle, non plus qu'elle n'était faite pour eux. » Joubert, *Les carnets de Joseph Joubert*, 145. Orthographe modifiée. Cet exemple montre qu'il associe à ce terme de « penseur » une façon d'utiliser les disciplines hors de leur champ naturel, dans ce propos il s'agit de la métaphysique.

406 Cette affirmation se trouve en Cioran et Jalfen, « Entretien avec Luis Jorge Jalfen », 103. De plus, cette expression allemande souligne pour lui le fait que le moraliste se donne pour matériau les événements du quotidien, des anecdotes de sa vie, au lieu des grands arguments et exemples de l'histoire de la philosophie occidentale.

407 Par exemple, Pascal dans certains textes souhaite se faire théologien, mais l'absence de cohérence de l'ouvrage des *Pensées* ampute souvent sa pensée du minimum de cohérence qu'impose cette discipline. Il ne définit pas certains termes qu'il emploie (le *moi*), ou bien il a recours aux termes de « personne » ou de « substance », sans préciser s'il les convoque dans le sens que retient la formalisation théologique de son temps, et il semble en général que ce ne soit pas le cas. Quant à lui, Joubert semble vouloir prolonger certains de ses raisonnements, les approfondir dans un véritable système philosophique, mais ses fragments s'interrompent et il faut suivre la certaine continuité des thèmes de ses réflexions au milieu de l'ordre épars de ses carnets, pour tenter de se figurer, de manière plus unifiée, à quelle théorie il souhaite aboutir.

1 énoncés détachés – « abstraits » – des autres contenus particuliers
2 que leur pensée a pour objet ; d'autre part, elle dissout les théories les
3 plus établies et cautionne, pour des raisons constitutives, une position
4 sceptique. En d'autres termes, à la fois la forme brève affirme le vrai
5 de façon dogmatique car elle ne prend pas le temps de se justifier,
6 d'argumenter véritablement, elle propose des sortes de théorèmes,
7 privés de démonstration ; et à la fois, elle ruine toute propension au
8 général en même temps qu'elle la rend possible, puisque le raisonne-
9 ment qui part d'un constat concret et particulier est systématiquement
10 amputé avant même de pouvoir aboutir pleinement à une conceptua-
11 lisation abstraite. D'une part, elle jette arbitrairement des théorèmes
12 qui sont plutôt des axiomes, d'autre part, elle assume une irréductible
13 propension au doute et au scepticisme le plus radical. Il est capital de
14 noter que ces tensions ne départagent pas d'abord les auteurs entre
15 eux mais sévissent au sein de chaque ouvrage d'un même auteur.

16 S'il s'agit de dégager des tendances au sein de ces moralistes en
17 forme brève, un des apports de cet ouvrage est de décrire la dialectique
18 qui s'installe entre le parti, initié par Pascal, pour lequel la
19 forme brève est surtout l'expression d'un exercice solitaire au service
20 d'un questionnement existentiel, d'une interrogation métaphysique
21 et spirituelle, et le parti, dans la lignée de La Rochefoucauld, pour
22 lequel la forme brève sert une critique aiguë du corps social, et de
23 ses mécanismes en tant qu'ils révèlent le fond de la nature humaine.
24 Le premier penchant résout la question du vrai par un retour intérieur
25 sur soi-même, au sein duquel la forme brève se donne dans sa dimen-
26 sion méditative. Le second penchant considère le problème du vrai
27 comme intrinsèquement lié aux conditions de notre nature humaine
28 qu'il étudie à travers la critique des mœurs, des types humains, et
29 pour lequel la forme brève permet un style acerbe, direct, et tranchant,
30 qui sied à ce type d'analyses. Joubert et Cioran se situent au côté de
31 Pascal dans le premier groupe, alors que La Bruyère et Chamfort
32 sont plus proches de la perspective qu'adopte La Rochefoucauld.
33 Cependant, comme l'ont montré nos différentes analyses, ce double

usage possible de la forme brève apparaît au sein d'une même œuvre
et les deux tendances se mêlent chez chacun de ces auteurs.⁴⁰⁸ De
plus, nous avons montré comment la plupart encouragent un mouve-
ment d'intériorisation qui va du pôle La Rochefoucaldien vers le
recentrement sur un questionnement existentiel qu'incarne Pascal.⁴⁰⁹
Cette tension, dont le caractère crucial est apparu dans notre analyse,
est le point d'orgue d'une multitude de paradoxes au cœur desquels
la pensée moraliste, assurément multiple et protéiforme, trace son
chemin.

Nous défendons que les moralistes français reconnus en tant que
courant littéraire constituent, lorsqu'ils sont étudiés sous la perspec-
tive de la forme brève, un véritable courant philosophique. Ils consi-
dèrent la question de ce qui permet de trancher de la vérité d'une
proposition philosophique, la prennent au sérieux et y répondent sans
lui retirer ses lettres de noblesse. Le consensus presque total de leurs
critiques à l'endroit de la philosophie traditionnelle n'est pas stérile,
puisqu'il débouche sur un second consensus, presque unanime, sur
une série de principes qui prévalent lorsqu'il s'agit de décider du vrai
en philosophie. Cet ouvrage a permis d'explicitier la dimension philo-
sophique du propos de ces penseurs, mais aussi de dégager une vérita-
ble identité de leur pensée dont voici une présentation synthétique.

Nous proposons à partir des différents arguments qui ont été
avancés, un corpus de douze lois auxquelles souscrivent les mora-
listes français en forme brève tels qu'ils ont été précisément définis
en introduction.⁴¹⁰ Il s'agit de douze propositions qui se regroupent

408 Pour ne donner qu'un seul exemple, il y a dans les *Pensées* une critique du divertissement, des appareils du pouvoir, de certaines attitudes religieuses, etc., qui se situent tout à fait dans la portée que l'intuition de la tendance de La Rochefoucauld donne à la forme brève. Par exemple, sur le divertissement voir Pascal, *Pensées*, 2 : 582-88, § 123 - § 129 ; 33, § 550 ; sur la vanité et le pouvoir, voir Ibid., 2 : 551-55, § 41.

409 Voir II.5.

410 Nous insistons sur la restriction imposée par le choix de la forme brève qui est décisive pour fonder ces principes et sans laquelle le terme même de « moralisme » tombe, démenti par la diversité des auteurs qu'il s'agit alors de considérer.

en trois séries de quatre thèses portant sur l'étude du problème de la vérité d'un discours philosophique. Les quatre premières affirmations (1 – 4) correspondent au travail de notre première partie, « Des systèmes aux pieds d'argiles », elles fondent la dimension antiphilosophique du moralisme français :

- (1) Le définisseur besogneux est un charlatan.
- (2) Le système en philosophie est une perte de temps nuisible.
- (3) L'exigence de la non-contradiction est un dogme à abolir.
- (4) L'être humain est une énigme impossible qui récuse toutes les positions abstraites.⁴¹¹

Justifiées par notre seconde partie, « Des fondations régénérées », les quatre thèses suivantes (5 – 8) sont celles par lesquelles le moralisme s'établit en tant que pensée identifiée et autonome, qui n'est pas seulement définie par les critiques qu'elle fait des autres pensées :

- (5) La beauté est un argument au même titre que la cohérence.
- (6) Ce qui tient d'une question de vie ou de mort rapproche de la vérité.
- (7) Le paradoxe est une affirmation vivifiante pour la pensée.
- (8) La pensée philosophique peut posséder une familiarité avec la métaphore.⁴¹²

Les quatre dernières thèses sont justifiées en filigrane dans cet ouvrage et regroupent les arguments de plusieurs sections. Elles découlent notamment des huit thèses précédentes :

⁴¹¹ Chacune de ces quatre thèses évoque, bien sûr, chacune des quatre premières sections de la première partie. La seconde ne mentionne pas directement le rapport au problème de l'unité, pourtant étudié en I.2, car celui-ci demande des nuances particulières, puisque ces auteurs adoptent une position particulièrement ambiguë devant cette question.

⁴¹² Nous retrouvons tout simplement dans ces quatre thèses les sections II.1 (5), II.2 (6), II.3 (7) et II.5 (8).

- (9) La forme brève invite au théorème.⁴¹³
- (10) La forme brève instille partout de l'instabilité et en témoigne.⁴¹⁴
- (11) Une telle position philosophique ne peut pas ignorer une interrogation spirituelle.⁴¹⁵
- (12) L'homme, être contradictoire, de façade et atomique, est l'objet premier de la pensée.⁴¹⁶

Chacune de ces affirmations s'enracine dans les propriétés constitutives de la forme brève, telle que nous le définissons, et sont

⁴¹³ Cette proposition est justifiée quelques lignes plus haut. Il faut remarquer qu'il s'agit de distinguer l'absence de contextualisation des affirmations de la forme brève d'avec un souci véritable de donner à une pensée un plein statut général, conceptuel et abstrait. Le premier favorise le second, sans l'impliquer nécessairement.

⁴¹⁴ Nous avons vu comment la non-contextualisation de l'écriture brève autorise un hyper-subjectivisme puisque le penseur demeure le contexte et la mesure de chaque pensée. Ceci fut souvent reproché aux moralistes. Par exemple, Saint-Beuve écrit : « Il arrive d'ordinaire, dans les réflexions des moralistes sur les sentiments, qu'on ne fait que généraliser ses impressions secrètes, et l'histoire de son propre cœur. » Le Brun, *Le bréviaire des moralistes français*, 2. Or, ce « propre cœur » du moraliste est changeant comme celui de tous les hommes. Il a été montré combien cette propension que le penseur détient de se contredire par la forme brève corrobore une vision du monde.

⁴¹⁵ Cela est évident pour les *Pensées*, pour les *Carnets* de Joubert et bien sûr pour toutes les œuvres de Cioran (en particulier *Des larmes et des saints*). C'est chez ces trois auteurs que cette affirmation prend toute sa force. Pour le moralisme dans sa tendance La Rochefoucauldienne, La Bruyère affirme avoir un véritable « dessein apologétique orthodoxe et d'édification. » Cf. M. A. Rébelliau, *Notice littéraire sur les Caractères*, dans *Œuvres*, par Jean de La Bruyère, éd. par G. Servois, vol. 1 (Paris : Hachette, 1912), 245. Du reste, ce n'est pas sans fondement que les *Maximes* de La Rochefoucauld ont été considérées comme une propédeutique janséniste. Van Delft expose toute la difficulté de peser la part respective de la mondanité et de l'augustinisme chez La Rochefoucauld, tout en reconnaissant combien cet ancrage spirituel a été souligné dès les préfaces des premières éditions des *Maximes* (1665 ; 1678). Cf. Van Delft, « La Rochefoucauld et "l'anatomie de tous les replis du cœur" », 43-44. Quoi qu'il en soit, l'imprégnation et l'appropriation des grands thèmes spirituels du xvii^e siècle dans les points saillants de sa pensée, comme la critique de l'amour-propre, ne fait aucun doute. Enfin, si chez Chamfort il n'y a pas l'interrogation incessante d'un Cioran sur la question spirituelle, ses *Maximes* prennent à partie les vertus de la morale chrétienne et donc ce sur quoi cette morale repose. Se référer aussi pour cette 11^e thèse aux arguments donnés à l'occasion de l'explicitation de la différence entre le spirituel et l'abstrait en II.1.2, et à la conclusion de II.2.1.

⁴¹⁶ Cette thèse fondamentale, qui prolonge I.4, est défendue en II.4.

1 vérifiables d'abord dans le cadre du moralisme français en maximes,
2 sentences, fragments et aphorismes, ainsi que nous le circonscri-
3 vons. Cependant, cette liste peut aussi servir de clé de lecture pour
4 d'autres auteurs qui seraient marginaux par rapport à ces différentes
5 restrictions. Par exemple, il semble que Nietzsche, dans les grandes
6 constantes que contient sa pensée, souscrit à toutes ces thèses.⁴¹⁷ Il les
7 prolonge souvent, par exemple, en montrant l'inexistence du moi,
8 ou celle du sujet, comme une conséquence de notre thèse (12). Ou
9 encore, un auteur comme Henry de Montherlant, si attaché aux mora-
10 listes et incliné à la maxime, reprend certaines de ces thèses implici-
11 tement.⁴¹⁸ En d'autres termes, quelles que soient les nuances que nos
12 douze thèses puissent encore réclamer, quoi qu'il en soit d'éventuels
13 auteurs mineurs qu'il faille encore joindre à cette étude, nous nous
14 trouvons ici devant un cadre de lecture qui nous permet de donner à
15 cette famille d'auteurs toute leur voix au chapitre de la philosophie.
16 Ils sont les experts d'un mode d'expression qui fascina plusieurs des
17 plus grands philosophes des derniers siècles, que ce soit Nietzsche ou
18 Schopenhauer. N'est-ce pas d'ailleurs une caractéristique essentielle
19 de la philosophie que d'être bousculée par des figures marginales qui
20 la remettent en question jusque dans ses fondements ? En l'interro-
21 geant, ces figures trouvent leur propre identité de courant philoso-
22 phique à travers deux poumons, celui du moralisme dans sa tendance
23 pascalienne, et celui de la tendance initiée par La Rochefoucauld, qui
24 lui donnent un souffle court mais profond, capable de catalyser les
25 réflexions les plus systématiques.

31 417 Excepté la proposition (4), a priori.

32 418 Voir par exemple, l'article très intéressant de Sabine M. Hillen : Sabine M. Hillen,
33 « L'autorité de la sentence dans les romans de Montherlant. », *Neophilologus* 83 (1999) :
369-86.